

cains connaissaient plus de douze cents plantes médicinales dont ils se servaient pour traiter les maladies. Un grand nombre de ces plantes se trouve maintenant dans les pharmacies européennes. Les remèdes mexicains s'appliquaient, comme les nôtres, sous la forme d'infusions, d'emplâtres, d'onguents, de poudres, d'acides, etc. Leurs médecins saignaient et se servaient pour cette opération de lancettes en obsidienne, matière ordinaire de tous leurs instruments tranchants. Les Mexicains se baignaient beaucoup dans l'eau froide, mais ils faisaient également usage des bains de vapeur.

Les pauvres se nourrissaient comme l'avaient fait leurs ancêtres, lors de l'arrivée de la nation sur les bords de la lagune, de plantes, d'œufs et d'animaux aquatiques; mais la nourriture générale devint meilleure sous la monarchie; elle se composait surtout du maïs, préparé en galettes de la même manière que l'emploient encore les Mexicains modernes sous le nom de *tortillas*. Le maïs ne servait pas seulement de pain, on en faisait aussi différents mets comme le font les Piémontais. Les haricots, les piments et le cacao se préparaient pareillement de différentes façons. On sait que le chocolat nous vient du *chocolatl* mexicain et, qu'avant l'invention de la vapeur, le cacao se broyait de la manière que le broyaient les peuples du Mexique sous leurs empereurs. Ils faisaient peu usage de viandes, ils mangeaient pourtant du gibier et surtout des fruits dont le nombre, la saveur et la variété étonnent les étrangers qui visitent surtout les terres chaudes. Cet aperçu des mœurs et coutumes des Mexicains devait précéder l'histoire de la conquête que je vais raconter le plus brièvement possible.

HISTOIRE DE LA CONQUÊTE

1519-1521

Après avoir découvert le nouveau monde en 1492, sous Christophe Colomb, les Espagnols eurent bientôt soumis à la couronne de Castille les principales îles des Antilles. De ce centre ils partaient fréquemment pour faire de nouvelles découvertes et des échanges avec les naturels des continents voisins. Les premiers aventuriers s'enrichirent de la sorte, échangeant des objets européens de peu de valeur contre l'or américain. En 1517, Francisco Hernandez de Cordova s'embarqua, avec cent dix hommes, au port d'Alfaruco, — aujourd'hui la Havane — et se dirigeant vers le sud, d'après les conseils d'Antonio Alaminos, un des plus fameux pilotes de ce temps, découvrit les côtes du Yucatan qu'il nomma cap Catoche. En deux endroits où les Espagnols mirent pied à terre, ils eurent deux combats à soutenir contre les Indiens; dans la mêlée ils perdirent la moitié de leur effectif et leur capitaine reçut douze blessures desquelles il mourut peu de temps après. A la suite de ces deux malheureux débarquements, ils retournèrent à l'île de Cuba, firent une narration

pompeuse des villes, des tours et des édifices qu'ils avaient aperçus, de la richesse du pays qu'ils avaient côtoyé et montrèrent de l'or qu'ils avaient dérobé dans un temple.

Diego Velazquez, conquérant et gouverneur de Cuba, sentit sa cupidité s'enflammer à ces récits; il envoya Juan de Grijalva, son parent, avec quatre navires et deux cent cinquante soldats, reconnaître l'île de Cozumel, située sur la côte orientale du Yucatan, et faire des échanges avec les naturels. Juan Grijalva accomplit sa mission, puis longea les côtes du Mexique, en remontant vers le nord jusqu'à la rivière de Panuco. Les Espagnols s'arrêtèrent un peu sur une petite île à laquelle ils donnèrent le nom de S. Juan d'Ulúa, éloignée seulement d'un mille de la plage de Chalchihuecan. Quelques historiens font venir ce nom d'*Ulua* des mots *acolhua* et *colhua* que les Espagnols entendaient sans cesse, sans comprendre qu'ils désignaient une nation.

Les gouverneurs mexicains de cette province s'émerveillèrent à la vue de navires aussi grands et d'hommes ayant une figure et des vêtements si peu semblables aux leurs. Ils se consultèrent et résolurent d'aller en personne à Mexico avertir leur souverain de l'arrivée de ces étrangers et, pour lui donner une meilleure idée de cette apparition, ils firent peindre des Espagnols, leurs navires, leurs costumes, leurs armes et lui portèrent des colliers de verre qu'ils avaient échangés contre de l'or. A cette nouvelle Moctezuma se troubla; ses craintes superstitieuses se renouvelèrent; il fit venir aussitôt l'empereur chichimèque, Cacamatzin, le seigneur d'Ixtapalapan, Cuitlahuitzin, et douze de ses conseillers ordinaires pour les consulter sur ce qu'il devait faire. Après une longue conférence, ils conclurent que celui qui était venu avec un pareil cortège devait être Cuetzalcoatl, le dieu de l'air, attendu depuis tant d'années, selon la promesse qu'il avait faite aux populations de Tula, de Cholula et d'Anahualco avant sa disparition mystérieuse.

Moctezuma, persuadé que c'était cette divinité qui venait de débarquer à S. Juan d'Ulúa, l'envoya complimenter par

cinq grands personnages; néanmoins il fit placer des sentinelles et des courriers sur toutes les montagnes et donna l'ordre aux gouverneurs des provinces maritimes d'observer le mouvement des navires et de lui communiquer immédiatement tout ce qui se passerait dans ces parages. Lorsque les cinq ambassadeurs arrivèrent à leur destination les Espagnols étaient repartis, emportant avec eux la valeur de seize mille écus d'or, provenant d'échanges et de présents qu'ils avaient reçus. Diego Velazquez fut très contrarié de voir Grijalva revenir sans avoir établi une colonie dans ce pays qu'on lui dépeignait comme le plus riche et le plus heureux du globe. Il fit aussitôt préparer une autre expédition dont il confia le commandement à Fernand Cortez, homme assez riche pour supporter avec sa propre fortune et celle de ses amis une grande partie des frais de l'expédition.

Fernand Cortez naquit en 1485, à Medellin, petite ville de l'Estramadura. Du côté de son père, il descendait des Cortez et des Monroy; du côté de sa mère, il descendait des Pizarro et des Altamirano, ces quatre familles, les plus anciennes et les plus illustres de cette ville, s'étant unies par des mariages desquels naquirent le père et la mère de Cortez. A l'âge de quatorze ans, il fut envoyé à l'université de Salamanca pour étudier la jurisprudence et se rendre utile à sa maison tombée dans la pauvreté. Ses goûts militaires lui firent bientôt abandonner ses études et courir vers le nouveau monde, suivant ainsi l'exemple d'une multitude de jeunes gens de familles nobles et sans ressources. Il accompagna Diego Velazquez, lors de la conquête de l'île de Cuba, et s'étant très distingué, il ne tarda pas à acquérir des biens considérables et une grande autorité parmi ses compatriotes. Doué d'un courage exceptionnel, prompt à trouver les moyens de réussir dans ses projets, sachant se faire obéir et respecter même de ses égaux, magnanime dans ses actions, réservé dans ses paroles, constant dans ses entreprises, patient dans les adversités, religieux comme on l'était

à cette époque, fidèle à son souverain, d'un physique agréable, d'une taille élégante et bien proportionnée, tel était l'homme qui devait conquérir le Mexique. Cortez, il est vrai, éclipsa maintes fois toutes ces qualités par des actes indignes d'un héros; mais, pour être juste à son égard, il ne faut oublier ni le temps dans lequel il vivait, ni les périls, ni les difficultés qui rendaient sa position et celle de ses compagnons si critiques pendant la conquête.

Aussitôt qu'il se vit chargé de la nouvelle expédition, il mit la plus grande diligence dans ses préparatifs de voyage. N'ignorant pas qu'un certain apparat rehausse toujours l'autorité d'un chef, il arbora le drapeau royal au dessus de sa maison; il enrôla sous ses ordres des hommes illustres par leur naissance, comme par leur propre valeur, tels que Juan Velazquez de Leon, parent du gouverneur, Hernandez de Portocarrero, cousin du comte de Medellin, Diego Ordaz, Francisco de Montijo, Francisco de Lugo, Pedro de Alvarado, Cristobal de Olid, Gonzalo de Sandoval de Medellin, jeune homme de vingt-deux ans, qui fonda la colonie de Medellin près de Vera-Cruz et auquel Cortez confia les missions les plus difficiles et les plus dangereuses. Dans le cours de cette histoire, je citerai d'autres noms, également devenus célèbres à la suite de cette phénoménale expédition, et je donnerai quelques détails sur la plupart des conquérants.

Au moment de mettre à la voile, Velazquez de Leon, influencé par les intrigues des ennemis de Fernand Cortez, lui retira son commandement et voulut même l'emprisonner, mais les gens chargés d'exécuter ces ordres n'osèrent pas mettre la main sur un homme de pareille trempe et l'ami de si puissants personnages. Cortez qui, non seulement avait déjà dépensé toute sa fortune, mais avait encore fait d'énormes emprunts pour approvisionner ses navires, sut, à force d'adresse et de savoir-faire, reprendre sa commission, et partit de la Havane le 10 février 1519. La flotte se composait de onze navire portant cinq cent huit soldats divisés en onze compagnies, cent neuf marins, seize chevaux,

dix pièces d'artillerie et quatre fauconneaux. Elle se dirigea, sous la direction du pilote Alaminos, sur l'île de Cozumel. Dans cette île, les Espagnols rencontrèrent un diacre castillan du nom de Jérôme Aguilar qui, ayant fait naufrage quelques années auparavant sur les côtes du Yucatan, avait été réduit en esclavage par les naturels. A l'arrivée de ses compatriotes, son maître lui permit de les rejoindre et lui rendit la liberté; comme il avait appris la langue maya, Cortez le garda près de lui en qualité d'interprète.

De Cozumel, la flotte côtoya le Yucatan jusqu'à la rivière de Chiapa dans la province de Tabasco. Les Espagnols pénétrèrent alors un peu dans le pays, quoique harcelés par les Indiens qui leur tiraient des flèches; ils s'emparèrent d'une petite ville d'où ils sortaient fréquemment pour explorer les environs, et finirent par livrer une bataille décisive, en rase campagne, le 25 mars, près de Ceutla. Grâce à la terreur inspirée par les armes et les chevaux des Espagnols, les Indiens furent vite mis en déroute, laissant huit cents morts sur le terrain; quant aux vainqueurs, ils n'eurent qu'un mort et soixante blessés. Pour perpétuer le souvenir de ce triomphe, ils construisirent plus tard, en cet endroit, une petite ville à laquelle ils donnèrent le nom de Notre-Dame de la Victoire.

Les conquérants justifèrent les actes d'hostilités qu'ils exercèrent dans cette province en affirmant qu'avant d'en venir aux mains, ils n'avaient cessé de protester aux populations de Tabasco qu'ils venaient en amis, uniquement pour échanger des marchandises, et qu'on ne leur avait répondu qu'à coups de flèche. Cortez, après la bataille de Ceutla, prit possession de ce territoire au nom de son souverain, et, pour consolider son pouvoir, il convoqua les seigneurs de la province, leur fit jurer obéissance au roi d'Espagne comme étant leur monarque légitime; il les effraya par le bruit du canon qu'il fit tirer devant eux et leur laissa croire que le hennissement des chevaux était un signe menaçant de la part de ces animaux mystérieux à l'égard de tous ceux qui

se montreraient les ennemis des Espagnols. Par l'intermédiaire de son interprète Aguilar, il fit prêcher le P. Bartolomé de Olmedo, de l'ordre de la Merci, chapelain de l'armée, qui annonça les premières vérités du catholicisme aux Yucatèques. En preuve de leur soumission les seigneurs de Tabasco offrirent à Cortez des objets en or, des vêtements en toile de coton et vingt esclaves du sexe féminin qui furent distribués aux officiers.

Parmi ces esclaves se trouvait une jeune fille d'une beauté remarquable, d'une grande intelligence et née dans la province de Coatzacoalco. Son père, ancien feudataire de la couronne de Mexico, était seigneur de plusieurs villes; il mourut laissant sa fille en bas âge. Sa veuve épousa bientôt un autre cacique mexicain de qui elle eut un fils. Son amour pour cet enfant l'engagea à lui assurer l'héritage du défunt au détriment de sa fille. Dans ce but, elle la fit un jour passer pour morte en lui substituant le corps d'un enfant qui venait de mourir et appartenait à l'une de ses esclaves, et donna clandestinement sa fille à des marchands de Xicalanco, ville située sur les confins de la province de Tabasco. Tandis que cette mauvaise mère pleurait sur le prétendu cadavre de son enfant, les marchands emmenèrent la pauvre fille et la vendirent aux gens de Tabasco qui la donnèrent ensuite à Cortez. A cette époque, outre sa langue maternelle, elle parlait très bien la langue maya, parlée par les Yucatèques et les Tabasqueños; en peu de temps elle apprit le castillan, s'instruisit par l'intermédiaire d'Aguilar dans la religion catholique, et reçut à son baptême le nom de Marina, nom traduit en mexicain par Malintzin, duquel on a fait depuis Malinche.

Marina, toujours fidèle aux Espagnols, leur rendit des services incalculables; non seulement elle leur servit d'interprète auprès des Mexicains, des Tlaxcalteques et d'autres peuples de l'Anahuac, mais encore elle leur sauva la vie maintes fois, les avertit souvent des dangers qui les menaçaient et leur enseigna le moyen de les éviter. Tendrement

éprise de Fernand Cortez, elle l'accompagna dans toutes ses expéditions; elle en eut un fils appelé Martin Cortez, qui fut mis à la torture en 1568, par un juge du nom de Muñoz, envoyé par Philippe II, et dont les atrocités soulevèrent l'indignation des nouveaux Mexicains. Après la conquête, Marina épousa Juan de Xaramillo, respectable Espagnol. En 1524, lorsqu'elle accompagna Cortez dans sa longue et pénible expédition au Honduras, elle eut l'occasion de revoir sa mère et son frère; elle les rassura, leur pardonna les torts qu'ils avaient et les combla de témoignages d'affection. Marina fut la première Mexicaine devenue chrétienne; c'est aussi l'une des plus nobles et des plus douces figures de cette époque.

Fernand Cortez s'étant assuré de la tranquillité de Tabasco et sachant que ce pays ne pouvait lui procurer tout l'or qu'il convoitait, remit à la voile, côtoya la province de Coatzacoalco et vint jeter l'ancre à S. Juan d'Ulúa, le jeudi-saint, 21 avril de la même année. A peine la flotte était-elle arrêtée, que de grands canots, chargés de Mexicains, abordèrent le navire sur lequel se trouvait Cortez; ils étaient envoyés de la part du gouverneur de la province de Chalchiuquecan « offrir aux étrangers tout ce dont ils avaient besoin pour continuer leur voyage. » Cortez reçut les Mexicains avec beaucoup de courtoisie, les remercia de leurs offres de service, leur dit qu'il venait pour faire des échanges et traiter avec le souverain de choses très importantes, puis il les congédia en leur donnant des colliers de verre, d'autres bagatelles et leur fit boire du vin d'Espagne.

Le lundi de Pâques, les Espagnols débarquèrent sur la côte leurs armes, leur artillerie et leurs chevaux; avec le concours des Mexicains, ils se construisirent des cabanes en branches d'arbre pour se garantir du soleil et de la pluie. Telle fut l'origine de Vera-Cruz. Teuhtlile et Cuitlalpitoc, gouverneurs des provinces maritimes du golfe, vinrent avec une suite nombreuse rendre visite à Cortez, qui les accueillit avec la distinction due à des personnes de leur rang, et pour

leur donner une idée du catholicisme, il fit célébrer le sacrifice de la messe sur la plage avec toute la solennité possible. A la suite de cette cérémonie, il les admit à sa table et les régala de son mieux. Après le repas, il les prit à part et leur dit, par l'intermédiaire de Marina, qu'il était le représentant du plus grand monarque de l'Orient, dont il exalta la puissance; puis il ajouta, qu'ayant entendu parler du souverain qui régnait à Mexico, il avait été envoyé pour lui rendre ses hommages, l'entretenir d'affaires d'une grande importance, et qu'enfin il désirait savoir où Moctezuma recevait l'ambassadeur de Charles-Quint.

Teuhtlile parut étonné de voir Cortez si pressé d'avoir une entrevue avec Moctezuma : — « A peine êtes-vous arrivé dans ce pays, lui répondit-il, et déjà vous voulez être reçu de notre roi ! J'ai entendu avec plaisir ce que vous m'avez dit de la grandeur et de la bonté de votre souverain; mais sachez que le nôtre n'est ni moins grand ni moins bon; je m'étonne même qu'il puisse y en avoir un autre dans le monde aussi puissant que lui; mais puisque vous l'affirmez, je le dirai au nôtre qui, j'en suis persuadé, non seulement sera satisfait d'apprendre de telles choses, mais encore honorer l'ambassadeur de ce grand prince. Acceptez, en attendant, ces présents que je vous offre en son nom. »

Ces présents, renfermés dans une caisse en roseaux, consistaient en objets d'or et de plumes d'une valeur considérable; ils étaient accompagnés de dix caisses de vêtements très fins en coton et d'une multitude de vêtements variés. Cortez accepta ces cadeaux avec des démonstrations de reconnaissance et remit à Teuhtlile des colliers et d'autres objets peu estimés en Europe, mais très appréciés des Mexicains par leur nouveauté, leur éclat et leurs couleurs brillantes. Ce personnage avait fait venir de Mexico un grand nombre d'artistes pour peindre en détail et rapidement l'armée espagnole, afin de donner à Moctezuma une idée plus exacte des étrangers. Cortez, averti de ce projet, déploya ses troupes, fit faire des manœuvres de cavalerie, ordonna des feux

de peloton, des décharges d'artillerie, en un mot tout ce qui pouvait impressionner et terrifier les deux gouverneurs ainsi que leur suite, estimée à quatre mille hommes. Teuhtlile, ayant aperçu un casque doré parmi les armes des Espagnols, pria Cortez de le lui prêter pour l'envoyer à Moctezuma, parce qu'il ressemblait à une coiffure portée par une des principales idoles de Mexico. Cortez y consentit, à la condition qu'on le lui renverrait rempli de poudre d'or, « pour savoir, disait-il, si celle que l'on tirait des mines du Mexique était pareille à celle de l'Espagne. »

Dès que les peintures furent achevées, Teuhtlile prit congé de Cortez, lui promit de revenir sous peu de jours avec la réponse de son souverain, et lui laissa Cuitlalpitoc afin de pourvoir à toutes ses nécessités. Il est facile de se représenter la perplexité de Moctezuma en recevant de la bouche même d'un de ses feudataires ces nouveaux détails sur l'arrivée de ces étrangers, leur religion, les animaux gigantesques qu'ils montaient et les moyens terribles de destruction dont ils disposaient. Il consulta ses oracles qui lui répondirent de ne jamais admettre ces étrangers dans sa capitale. Ne voulant pas pourtant les indisposer, il leur envoya des présents dignes de sa munificence. L'ambassadeur, chargé de les remettre et grand personnage de la cour, arriva à Vera-Cruz sept jours après le départ de Teuhtlile; indépendamment du nombreux personnel dont se composait sa suite, il emmenait cent hommes chargés des présents de son souverain.

Arrivé en présence de Cortez, l'ambassadeur fit le salut d'usage qui consistait à toucher terre avec la main et porter ensuite la main aux lèvres, puis il encensa le général et les officiers qui l'entouraient et s'étant assis sur un siège que lui offrit Cortez, il prononça sa harangue dans laquelle se trouvaient beaucoup de compliments, mais aucune allusion à l'entrevue future des Espagnols avec Moctezuma. Après son discours, l'ambassadeur fit étaler sur des nattes et des tapis, avec symétrie, les présents royaux. Ceux-ci se composaient

d'objets d'or et d'argent dont quelques-uns incrustés de pierres fines, de plumes et de pièces d'étoffes, ainsi que du casque rempli de poudre d'or. Quoique la valeur intrinsèque de ces objets fût énorme, elle était surtout considérable par l'élégance, l'habileté et le fini du travail. Mais les plus riches comme les plus précieux de ces présents consistaient en deux disques de la grandeur d'une roue de carosse; l'un, en or, représentait le siècle mexicain avec tous ses signes représentatifs en relief; l'autre, en argent et plus grand encore, représentait de la même manière l'armée mexicaine. L'ambassadeur dit à Cortez que ces objets étaient pour lui et ses compagnons, que Moctezuma en enverrait bientôt de plus beaux pour le roi d'Espagne: « En attendant, ajouta-t-il, vous pouvez vous reposer sur ces plages et vous approvisionner de tout ce qui vous sera nécessaire pour retourner dans votre patrie. »

Cortez remercia l'ambassadeur, mais il lui fit sentir en même temps qu'il ne voulait pas rester plus longtemps sur ces plages malsaines ni retourner auprès du roi de Castille sans avoir vu Moctezuma. L'ambassadeur promit de faire connaître cette résolution à son souverain, prit ensuite congé des Espagnols et laissa Cuitlalpitoc installé avec une multitude d'Indiens dans une ville de chaume improvisée sur les dunes proches du camp. Cortez ne pouvant prolonger son séjour sur cet amas de sables brûlants où pullulaient les moustics, où l'air était empesté par des marais peu éloignés, voyant en outre que le vent du nord, si terrible sur les côtes, avariait fréquemment ses navires et menaçait de les faire échouer, envoya le capitaine Montijo chercher un port plus sûr du côté de Panuco. Ce capitaine revint peu de jours après, en disant qu'il avait trouvé un excellent endroit pour abriter la flotte à six mille d'Ulúa et très près d'une ville solidement établie.

Teuhtlile de retour de Mexico, avec de magnifiques présents pour le roi de Castille, prit Cortez à part, et lui dit que Moctezuma le remerciait infiniment des cadeaux qu'il lui

avait faits, que son roi lui souhaitait toutes sortes de prospérités, mais qu'il était inutile de lui envoyer aucun messenger ni de parler d'aller à Mexico; Moctezuma ne désirait pas voir les étrangers dans sa capitale. Teuhtlile, à la suite de cette entrevue, se rendit à Cuatlachtlan, sa résidence ordinaire. Le lendemain de son départ, les Espagnols ne virent plus un seul Indien dans les environs de leur camp; ils avaient tous disparu. Moctezuma espérait qu'en laissant les nouveaux venus seuls et sans ressources, ils se décideraient à se rembarquer pour ne pas être décimés par la faim et les maladies. Les Espagnols commençaient, en effet, à s'inquiéter de cet abandon qui les conduisait aux privations les plus cruelles, lorsqu'ils virent arriver deux Totonagues, envoyés de la part du gouverneur de Cempoalla — ville située à trente-deux kilomètres de Vera-Cruz — pour les engager à venir dans sa province, et leur dire qu'ils seraient bien reçus. Ce seigneur était un de ces feudataires impatients de secouer le joug de Mexico; il avait entendu parler des événements arrivés à Tabasco; il crut le moment opportun de s'affranchir avec le secours des Espagnols, et n'attendit plus que le départ des Mexicains pour faire ses offres de service. Quant aux Totonagues eux-mêmes, ils faisaient partie de la famille huastèque; les uns parlaient cette langue, d'autres l'otomite et d'autres le nahoa; quoique beaucoup plus civilisés que les Otomites, ils paraissent l'avoir été moins que les Mexicains qui les considéraient comme des barbares.

Pareille proposition ne pouvaient venir plus à-propos. Le manque de vivres, la rigueur du climat, l'insalubrité du littoral, la témérité de l'expédition faisaient des mécontents parmi les Espagnols, dont trente-cinq avaient déjà succombé, soit des suites de leurs blessures, soit par le vomito. Cortez, avec des cadeaux, des promesses, des menaces et quelques actes de rigueur, sut calmer les mécontents et ranimer les esprits. Il se fit déclarer indépendant du gouverneur de Cuba, chef militaire et politique de l'expédition, et, pour payer les dépenses faites et à faire, il fut convenu qu'après

avoir déduit la part qui revenait à la couronne d'Espagne, il recevrait la cinquième partie de l'or que l'on se procurerait. Enfin, il fit nommer des magistrats pour gouverner la colonie qu'il avait l'intention de fonder dans ces parages. En allant à Cempoalla qui se trouvait sur le chemin de Chiahuitzla, — district dans lequel était situé le port découvert par le capitaine Montijo, — Cortez ne songeait pas seulement à faire reposer ses troupes dans un endroit sain où les vivres ne manqueraient pas, mais il espérait, en outre, découvrir une bonne situation pour sa future colonie.

Ces arrangements pris, l'armée se mit en route en ordre de bataille, de crainte d'être attaquée par les Mexicains ou par les Totonagues dont on se méfiait un peu; du reste, en général habile et prudent, Cortez, même au temps de sa plus grande prospérité, n'omit jamais de prendre les précautions usitées en pays ennemi pour la sécurité de ses compatriotes. Avant d'arriver à Cempoalla, les Espagnols furent complimentés par vingt des personnages les plus respectables de cette ville qui leur offrirent des fruits et des rafraîchissements. Les troupes, parfaitement accueillies des habitants, furent logées dans de grands édifices construits à l'intérieur du temple, et pourvues de tout ce qui leur était nécessaire. Après la réception officielle, le gouverneur eut une entrevue secrète avec Cortez pendant laquelle l'un sollicita le secours des Espagnols pour reconquérir l'indépendance du pays, et l'autre demanda l'aide des Totonagues pour marcher sur Mexico. Les deux propositions ayant été acceptées, Cortez dit qu'avant de s'entendre sur les moyens d'agir, il désirait aller à Chiahuitzla voir comment se trouvaient ses navires. Pendant cette entrevue, le gouverneur de Cempoalla lui fit de riches présents en objets d'or et lui promit de l'accompagner.

Le lendemain les Espagnols allèrent à Chiahuitzla, — petite ville située à seize kilomètres au nord de Cempoalla, dans les montagnes; — quatre cents Totonagues transportaient les bagages de l'armée. Le seigneur de cette ville

accueillit de son mieux les nouveaux venus, et, tandis qu'il était en conférence avec Cortez et le gouverneur de Cempoalla, cinq messagers ou receveurs du tribut royal arrivèrent et se montrèrent très indignés contre les Totonagues pour avoir reçus les étrangers sans le consentement de Moctezuma; ils demandaient vingt victimes humaines pour les sacrifier à leurs dieux, en expiation d'un pareil délit. Les deux gouverneurs et la population, terrifiés par cet incident, ne savaient quel parti prendre. Marina avertit immédiatement Cortez de ce qui se passait et de la situation critique dans laquelle le plaçait l'irritation des receveurs mexicains. Celui-ci, pour en sortir, conseilla aux deux gouverneurs de mettre en prison les envoyés de Moctezuma. Ce parti parut monstrueux aux Totonagues; néanmoins, après avoir hésité quelques temps, ils l'adoptèrent, et les receveurs furent incarcérés.

Ce premier pas étant fait, les Totonagues allèrent plus loin et voulurent sacrifier les prisonniers dans la nuit; mais Cortez les en dissuada et, pour s'attirer l'affection des Mexicains il résolut de rendre la liberté à deux des prisonniers. Il donna l'ordre à ses gardes de lui amener secrètement pendant la nuit deux de ces receveurs; puis, les ayant en sa présence, il les pria de dire à Moctezuma combien il regrettait l'attentat commis contre ses ministres par ces rudes montagnards et qu'il tâcherait également de faire évader les trois autres receveurs. Les Mexicains le comblèrent de bénédiction, l'engagèrent à se méfier des Totonagues et furent reconduits dans un des canots espagnols sur les frontières de la province. Dans la matinée, Cortez parut irrité de la fuite des deux prisonniers, et, l'attribuant à la négligence de leurs gardiens, il se fit remettre les trois autres pour les enfermer, disait-il, dans une prison plus sûre et leur rendit ensuite la liberté comme aux deux premiers.

Après cet acte de duplicité qui avait un double but, celui de s'attirer la reconnaissance de Moctezuma et de rendre les

Totonaques et les Mexicains ennemis irréconciliables, Cortez fit aussitôt répandre le bruit que les Totonaques n'avaient plus de tribut à payer au souverain de Mexico, et que s'il se trouvait dans le pays d'autres receveurs, de l'en avertir, qu'il les ferait mettre en prison. Ces bruits amenèrent partout l'espoir de reconquérir l'indépendance perdue; d'autres seigneurs de la province vinrent remercier le général des services qu'il leur rendait; une étroite union se forma bientôt entre les Espagnols et les Totonaques qui finirent par jurer obéissance au roi de Castille entre les mains de Cortez. Celui-ci s'occupa dès lors de sa colonie; il l'installa près des montagnes de Chiahuitzla, à seize kilomètres au nord de Cempoalla et lui donna le nom de Villarica de Vera-Cruz. En 1523-1524 elle fut transférée à l'ancienne Vera-Cruz, et en 1599, le comte de Monterey fit définitivement construire la ville actuelle, en face de S. Juan d'Ulúa, à l'endroit où les Espagnols avaient débarqué.

Tandis que ces événements se passaient sur les bords du golfe, les deux receveurs relâchés par Cortez arrivaient à Mexico au moment où Moctezuma, furieux de la conduite des étrangers et des Totonaques, organisait une armée pour les châtier. Les récits élogieux de ces deux messagers changèrent l'esprit du souverain qui, pour montrer la satisfaction qu'il avait éprouvée en apprenant les procédés de Cortez à l'égard de ses ministres, lui envoya une ambassade, composée de deux de ses neveux et d'une partie de sa plus haute noblesse, avec des présents d'or. Les ambassadeurs complimentèrent le général, lui firent en même temps des reproches de s'être autant lié avec les Totonaques et lui dirent que c'était uniquement par considération pour lui qu'une armée mexicaine ne venait pas les châtier. Cortez leur répondit que son amitié pour les Totonaques provenait de l'abandon dans lequel l'avaient laissé les Mexicains, qu'il avait dû chercher des vivres pour ses troupes et que bientôt il irait à Mexico voir Moctezuma. Les deux princes ambassadeurs retournèrent à la capitale, émerveillés de quel-

ques exercices de cavalerie que fit exécuter Cortez devant eux.

Son zèle religieux lui fit commettre un acte imprudent qui faillit lui devenir funeste. Le gouverneur de Cempoalla, voulant resserrer davantage les liens qui rattachaient son peuple aux Espagnols, présenta huit jeunes filles à Cortez pour les marier à ses officiers. Le général lui répondit qu'il ne pouvait les accepter avant qu'elles n'eussent abandonné le culte des faux dieux et reçu le baptême; il saisit ensuite cette occasion pour lui parler du catholicisme et finit par exiger la destruction des idoles qui se trouvaient dans le temple à côté des édifices occupés par les Espagnols. Le gouverneur refusa. Alors Cortez engagea ses soldats à monter à l'assaut et à briser ces idoles; le gouverneur allait donner l'ordre au peuple de défendre ses dieux, lorsque Cortez le menaçait de faire massacrer tous les habitants de Cempoalla s'ils s'opposaient à la destruction des idoles. A ces menaces, Marina ajouta que les étrangers, au lieu de s'allier aux Totonaques contre les Mexicains, s'allieraient aux Mexicains contre les Totonaques, et qu'il valait mieux laisser détruire les idoles que d'amener la ruine de la province.

Ces raisons calmèrent l'indignation du gouverneur; les Espagnols prirent des otages qui leur répondaient de l'impunité et brisèrent les statues de toutes les divinités qu'ils rencontrèrent. Les Totonaques, effrayés par cet attentat, pleuraient et craignaient de voir fondre sur eux les châtiments du ciel; ces châtiments ne vinrent pas, la tempête s'apaisa; les huit jeunes filles furent instruites, baptisées, mariées, et Cortez revint à Vera-Cruz où dix-huit Espagnols venaient d'arriver de Cuba renforcer sa petite armée. Avant de partir pour Mexico, Cortez écrivit une longue lettre à l'empereur Charles-Quint, pour l'informer de tout ce qu'il avait fait et le prévenir contre le gouverneur de Cuba, dont il avait à se plaindre. Les chefs de la colonie et les officiers de l'armée écrivirent deux autres lettres à l'empereur pour le prier d'approuver leur conduite et de confirmer les emplois qu'ils